

UN SI GRAND SILENCE

REPRODUCTION INTERDITE

DU MÊME AUTEUR :

Veille le silence
(Editions Saint-Germain-des-Prés, 1984)

Miroir d'ombres
(illustrations de Renaud Allirand, 2000)

Traces
(illustrations de Renaud Allirand, 2013)

Frontières de sable
(encres de Renaud Allirand,
Editions La Tête à l'envers, 2013)

Feux nomades
(encres de Renaud Allirand,
Editions La Tête à l'envers, 2015)

Neiges
(revue numérique *Ce qui reste*, 2017)

Lumières d'avril
(revue numérique *Terre à ciel*, 2017)

La nuit réconciliée
(gravures de Renaud Allirand,
préface de Gérard Bocholier,
Editions La Tête à l'envers, 2018)

JACQUES ROBINET

UN SI GRAND SILENCE

récit



La Coopérative

REPRODUCTION INTERDITE

© Editions de la Coopérative, 2018
ISBN : 979-10-95066-24-8
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

REPRODUCTION INTERDITE

En mémoire de Carmen, ma mère

REPRODUCTION INTERDITE

*Je suis la source qui jaillit et fuit
Malgré la nuit.*

JEAN DE LA CROIX

Paris, 29 août.

Rien n'a changé ici, mais tout est différent.

Sur le périphérique encombré qui me ramène de Roissy, j'ai senti se refermer sur moi la nasse. Mais non ; j'ai décidé de rompre les mailles du filet. Ce que l'Inde a ouvert, aucune ville ne pourra le refermer.

Je m'étais habitué aux apparences de ce monde. Longtemps, j'ai dormi parmi les dormeurs. Si le sommeil m'a déserté, c'est que ta mort, Amorcito, a déchiré le placenta que tous ici s'efforcent de retrouver. On y crève de douceur et de régression infantile. Chacun exige d'être pris en charge. Plus personne ne veut vieillir. Ils ont inventé les crèmes contre les rides et les masques de beauté. Civilisation de masques, qu'avez-vous fait du désir qui s'affronte à la mort, la brise et la traverse ?

Là-bas, dans ce pays où les touristes pourchassent à travers l'œil des caméras l'exotisme et la misère, on ne craint pas les rides et on transforme la mort en feu de joie. On ne nie pas la douleur dont la vie se nourrit. Chacun la porte sans broncher vers le bûcher qui la consume. Nos photographies captent ces regards empreints de douceur que nous ne voyons pas.

Je l'ai vue, notre civilisation débile, s'attrouper comme une horde d'enfants mal élevés et criards, dans ces villages de terre battue où des femmes silencieuses leur ouvraient la porte. Elles prenaient les roupies qu'ils distribuaient chichement. Comment refuser cette monnaie, là où règne la misère ? Mais

la noblesse n'est pas du côté des violeurs.

Dans les déserts du Rājasthān, sous les toits de chaume, la beauté n'a pas besoin de crèmes et il faut peu d'efforts pour abattre les murs. Je ne fais pas, bien sûr, l'apologie du dénuement ou de l'analphabétisme. Mais j'ai appris là-bas, sans besoin de discours, ce qui est essentiel : le respect de la vie, l'hommage rendu à la vieillesse, la fraternité des hommes et la célébration de la mort.

Il y a si peu de voitures en Inde ! A quoi pensez-vous, habitants de Paris, bloqués sur l'autoroute dans vos matrices rutilantes, où les radios vous bercent de chansons fades et de messages publicitaires à la gloire du confort et de l'éternelle jeunesse ?

Monde bloqué où tout s'endort malgré les sursauts de violence et de haine.

Aux Etats-Unis, la psychanalyse s'est faite la servante de l'idéologie régnante. Elle adapte. « Struggle for Life ». Idéal du « Moi fort ». Et peu importe le crime qui prolifère et la misère qui se tapit, honteuse, où triomphe la richesse.

Dans les salons de la mort, on farde les cadavres pour les rendre présentables. Les éclairages sont tamisés, des flots de musique douceâtre bercent les dépouilles et apaisent les vivants.

Tranquilles, soyez tranquilles, la mort n'existe pas. Voyez comme ils sourient ! Nous avons encore en France une autre conception de la psychanalyse. Nous ne tenons pas en grande estime le « Moi fort » ; c'est l'éveil du désir qui nous sollicite. Mais le risque

du désir, c'est de se confronter à la douleur, celle de la perte de l'objet qui sans fin se dérobe, celle d'une béance qui ne peut être comblée.

En ce sens, proche est ce parcours des traversées de la nuit que décrivent les mystiques. Mais qu'est-ce qu'une mystique sans Dieu ? Et quel est ce molosse qui guette sa proie à la fin du circuit ?

Que dire de plus ! A chacun, une fois encore, de se déterminer. Il est tout de même étrange de constater que c'est cette civilisation du bien-être qui a tué l'espérance. Cette espérance, je l'ai laissée en Inde où les hommes, ces passeurs, sont pauvres de tout et plus riches que nous.



Aux patients qui me font confiance et qui ne liront probablement jamais ces lignes, j'aimerais faire une confidence qui m'est interdite dans le champ clos de l'analyse. Sachez, vous qui interrogez si souvent mon désir, que je ne souhaite pas vous guérir au sens où notre monde l'entend. Je voudrais simplement vous accompagner à cette frontière de vous-mêmes où la douleur et la joie s'accordent. Ainsi de Mozart, dont le chant balbutie aux portes de chagrin qu'il traverse parfois comme un oiseau se libère. Où finit le chagrin ? Où commence la tendresse ? Les murs entre les mondes se lézardent et tombent. Nul ne sait plus qui chante et qui pleure.

Oui, vous accompagner jusque-là, en boitant, comme tout homme boite, vous permettre de découvrir votre chemin qui ne ressemble à aucun autre, reconstruire les murs que vous pourrez détruire ensuite, si le cœur vous en dit, sans crainte désormais de périr sous les gravats.

Vous conduire et me laisser conduire par vous, où le bien et le mal rendent les armes car, de leur combat forcené, naît la paix qui triomphe.

Vous conduire, et moi avec vous, où la question ouverte ne se referme plus, où la soif engendre la soif et où les réponses sont des sources qui jaillissent dans le désert, auxquelles on s'abreuve en passant mais sans trop s'attarder.

Oui, j'aimerais vous aider à marcher, gens du voyage, qui avez décidé un jour de secouer votre torpeur.

Mais je n'ai aucun désir de vous guérir de la douleur qui fraternise au cœur de l'homme.



Amorcito, puisque j'ai décidé de te harceler de discours là où tu m'écoutes en silence, je ne veux pas que tu te méprennes. Quand j'écrivais plus haut : « Il faut que la psychanalyse s'efface », cela ne signifie pas qu'elle puisse, une fois lancée, s'interrompre pour toujours. Le travail de l'inconscient ne s'arrête

jamais. Qui s'y prête ne saurait s'y soustraire.

J'ai appris, depuis vingt-cinq ans, à soupçonner les entreprises où conduit mon désir. Cette instance critique demeure et ne me laisse jamais en repos. La psychanalyse fore au plus profond de nous-mêmes. Dans le monde des illusions, elle fait le tri et nous épure. Elle démasque les faux-semblants et nous alerte sur les impasses où nous cherchons refuge. Nous apprenons d'elle les pièges du faux amour. Elle s'enrage du repos où nous cherchons à la distraire. Comme un chien de garde, elle aboie à la porte quand s'approche l'imposture. De cela, je lui rends grâce. Jusqu'à la fin, je le sais, je ne pourrai fausser le pas à cette compagne qui m'éveille.

Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'elle n'est pas une fin en soi. Mais une instance fidèle qui nous incite au voyage. Penser trouver la tranquillité grâce à elle, c'est se tromper lourdement. Elle est l'instrument du désir et le tient en haleine. Dans les jardins de l'Eden, elle refuse la pomme du séducteur. Elle sait mieux que quiconque que le paradis n'est pas de ce monde.

Impitoyablement, elle en détruit les grilles.

Rien n'est jamais advenu dont elle puisse se satisfaire. Elle relance sans fin une quête insatiable. Complice de la soif, elle ne s'attarde guère auprès des eaux stagnantes. Je lui sais gré de me déranger sans cesse et de me soutenir, sans trahir, tout au long du voyage. Cette rigueur me décante et m'allège. Je cours plus vite grâce à elle. Par la faille qu'elle me désigne, je me glisse hors des murs. Elle aime les grands espaces

où le vent souffle à sa guise. Ennemie des frontières, éprise de liberté, elle méprise les cages dorées où le plaisir, repu, renonce au désir.

Je rends hommage à cette importune qui me poursuit jusque dans mes rêves. Quand je lui fais faux bond, je sais au moins reconnaître les leurres où je m'enferme. Elle aboie à l'orée et me relève parfois.

Si elle doit s'effacer pourtant, cette compagne fidèle, c'est quand elle atteint les limites de sa mission.

Elle n'est pas une fin en soi mais l'instrument privilégié d'un voyage dont elle ignore le but.

Si elle nous tient en haleine, ce n'est pas pour nous combler. Si elle dénonce les vérités, elle n'est pas la Vérité.

Si elle déjoue les frontières, ce n'est pas pour nous enfermer.

Elle se doit d'être modeste. Un chien de chasse rentre au chenil quand la battue s'achève. Une servante ne saurait régner chez son maître. Où elle nous accompagne, nous aurons à choisir sans elle de nous en remettre à Celui qui a vaincu la mort, ou bien, renonçant à toute espérance, de nous coucher aux portes d'un éternel repos.

Vue sous cet angle, la foi n'a rien à craindre de cette compagne du soupçon qui la questionne sans fin et la contraint à rendre compte d'elle-même.

Le doute accompagne la foi. Il la traverse de bout en bout. A sa façon, il remplit la même fonction que cette questionneuse inlassable qui se rit des réponses toutes faites et détruit les refuges où se love la certitude.